



© Sabine Wespieser éditeur, 2024

© Wolfgang Osterheld

I

LE PETIT MONDE

JOUR 1
6 OCTOBRE 2020

Tu es né le 21 septembre 1940. Tu dois avoir été conçu en janvier 1940, pendant une permission de ton père, qui était à la guerre. Penses-tu que cette naissance pendant l'Occupation a eu une influence non seulement sur toi, mais aussi sur ton travail ?

Quelle question ! Je connais mal la chronologie des événements qui ont précédé ma naissance. Je suppose que je suis né dans un climat de grande inquiétude, un climat de défaite, d'isolement. Les fermes dans ces vallées étaient assez éloignées les unes des autres parce qu'elles étaient entourées de leurs propres terres cultivables. À ceci près que la ferme où nous vivions – la ferme de la Tuilerie Haute, à Bagat* – était équipée du téléphone. Nous étions sans doute les seuls au village à avoir le téléphone. Avant de travailler dans les assurances**, mon père était passionné par les

* Bagat-en-Quercy dans le Lot. (Toutes les notes sont de l'auteurice.)

** Marcel Pagès, le père de Bernard, fut inspecteur d'assurances pour la compagnie La Séquanaise.

télécommunications, il avait d'ailleurs suivi des études par correspondance pour en faire son métier. Il avait le désir de s'extraire de la paysannerie.

J'ai failli mourir tout bébé, car j'ai été atteint d'une sténose du pylore qu'on a diagnostiquée trop tard pour l'opérer. Quand le médecin de famille, le docteur Cancès, a fini par comprendre ce que j'avais, il m'a soigné avec de la belladone. La belladone, c'est aussi un poison, mais cela m'a sauvé, c'est pas mal d'avoir été guéri par une « belle femme ». Ma mère est restée très inquiète à mon sujet. J'avais droit à des traitements particuliers, des bains d'eau salée, et même de lait d'ânesse... Je n'ai pas de souvenirs particulièrement tragiques de la guerre, encore que je me souvienne du passage de soldats allemands en side-car sur notre petite route. C'était d'autant plus remarquable qu'à cause de la guerre aucune voiture ne passait sur la route. Elle était à nous. C'était une route blanche, pas goudronnée, régulièrement empierrée. C'était un terrain de jeu. J'y ai couru avec une fleur de tournesol dans chaque main pour imiter les phares des voitures qui passaient si peu. Pour dire à quel point il y en avait peu : un jour que je suis sur le chemin de l'école, j'entends une voiture, j'ai si peur que je m'enfuis dans les labours. La terre est grasse, elle vient d'être ouverte,

les sillons s'effondrent, il est très difficile de courir, ce qui accentue ma terreur, et je continue comme je peux de fuir la route où passe une voiture.

La route était légèrement en pente. Après la pluie, sa surface était lisse, belle, douce. La pluie avait tracé des chemins d'eau plus ou moins abondants. On pouvait redistribuer la circulation de cette eau en faisant de petits caniveaux, des trous, ce devait être en été, l'eau était tiède, c'était très agréable. Le passage des side-cars allemands donc, et puis la visite d'un résistant. Une fin d'après-midi, il est entré dans la cour, on jouait, mon frère Claude et moi, sur une faucheuse ou une râteleuse. Il nous a pris chacun sur un bras, on ne devait pas peser bien lourd. On est allés dans la cuisine, il s'est mis à démonter une grenade sur la table, j'étais très curieux de cette démonstration que je voyais en gros plan, ma tête se trouvant au niveau de la table. Ma mère était toute tremblante. Et puis ce pauvre homme, la Résistance l'a éliminé quelques jours plus tard dans les bois de Folmont, juste derrière la ferme. Il buvait trop, paraît-il, et devait trop parler. On a entendu les coups de feu. Il y a eu aussi les maquisards qui sont venus réquisitionner notre voiture. Je faisais la sieste, on est venu me réveiller. Il y avait mon grand-père, ma grand-mère, ma mère, peut-être mon frère,

moi, on était contre le mur sous l'escalier, je crois qu'ils nous tenaient en joue. Je me souviens que la voiture ne voulait pas démarrer, qu'ils l'ont poussée sur la route et qu'elle a commencé à tousser. Après la guerre, mon père l'a récupérée et fait réparer : elle était trouée de balles à l'arrière.

La ferme a fonctionné normalement pendant la guerre. Mon père, qui travaillait dans les assurances, avait une autorisation de circuler et il était peu là comme il a toujours été peu là. Mes grands-parents paternels et ma mère faisaient marcher la ferme. Et puis beaucoup de gens venaient aider. Pendant la guerre, il y avait une grande entraide. Mon grand-père faisait un grand nombre de choses, mais, quand il s'agissait de vendanges, par exemple, on se faisait aider. Quand il fallait trier le chasselas, un petit atelier s'improvisait sous le hangar semi-ouvert, hangar qui m'a beaucoup inspiré pour mon propre atelier. Il nous fallait aussi de l'aide pour les travaux des champs et notamment de dépiquage, quand venait la batteuse. Pour le dépiquage, nous rejoignait vraiment beaucoup de monde. On dressait une table dans la cuisine, qui était très vaste, il y avait vingt ou vingt-cinq personnes à manger à midi. C'était joyeux, il y avait beaucoup de vin, c'était festif. Le dépiquage commençait très tôt le matin. Un mois

avant, le blé avait été récolté, les gerbes mises à sécher quelques jours dans les champs avant d'être entreposées dans le hangar et de constituer le gerbier. Mon frère et moi, on allait y cacher des choses, des petits jouets. Quand venait la batteuse pour séparer les grains de blé de leur écorce – comment on appelle ça en français ? on l'appelait *lous atch** en patois, l'ivraie en français, oui, c'est ça –, tandis que la paille sortait à l'arrière de la machine, tassée et liée, il y avait le bruit de la machine, son rythme irrégulier, mais surtout de la poussière. Tout le monde était couvert de poussière jaune, dorée, dans les cheveux, sur les épaules, on était métamorphosés.

Plus tard, je participerais moi-même à ces travaux, mais on avait alors déjà quitté la ferme, tenue désormais par un métayer. Petit, j'ai le souvenir très vif de ce chamboulement. On devait déplacer les meubles, de grandes marmites étaient disposées dans la cuisine pour faire à manger à tout ce monde. C'était un événement. Je me souviens des femmes qui descendaient de la maison, portant des paniers recouverts de linge blanc. On découvrait dans les paniers des verres étincelants, des bouteilles d'eau et de vin. Tout cela était frais. Il faisait très soif.

* *Lous atch*, qu'on pourrait traduire par « les aïe », aïe, ça gratte ou ça pique...